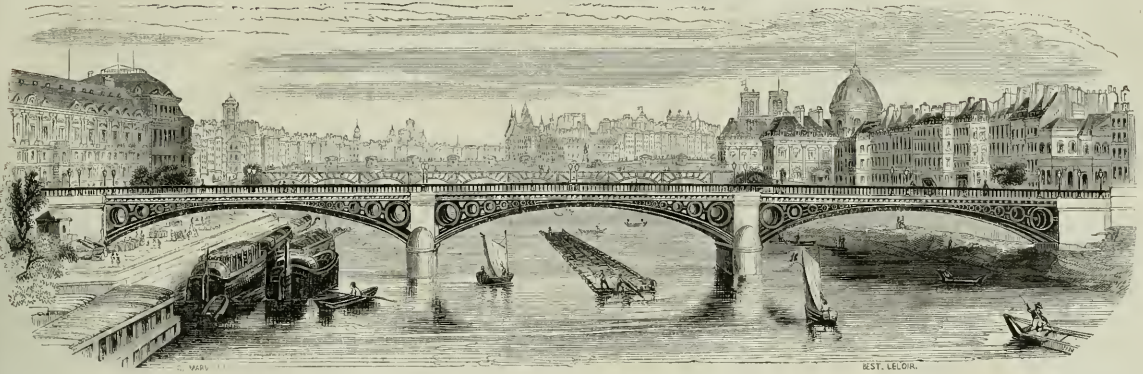


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



EST. LE G. R.

Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 367. Vol. XV. — SAMEDI 9 MARS 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 40.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

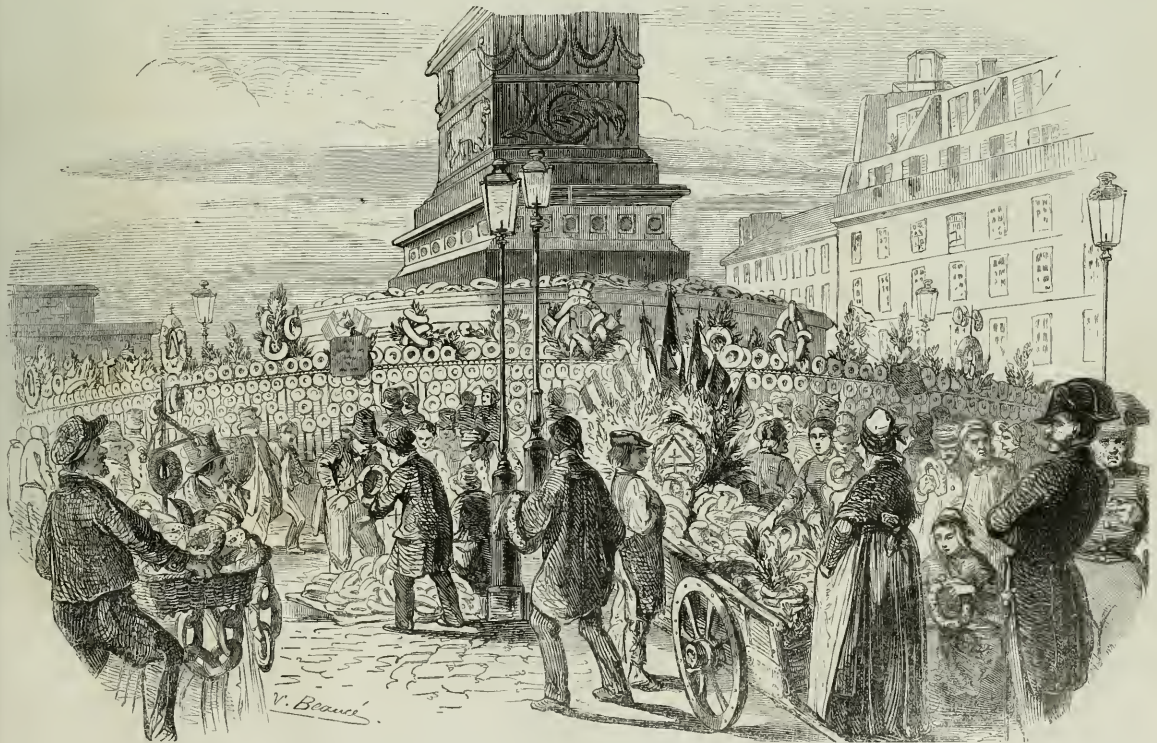
Histoire de la semaine.

Histoire de la semaine. — Un asile à Londres. — Courrier de Paris. — Chronique musicale. — Les noces de Luigi (suite). — Patria. — Curiosités de l'Angleterre (3^e article), la boxe et les boxeurs. — Revue littéraire. — Histoire de la Pôhème de terre. — Nouveau sondeur à la mer. — Le pont de Kiew. — Bibliographie. — Histoire de la peinture flamande et hollandaise. — Correspondance.

L'histoire est courte, mais elle est peu amusante. Les partis semblent, cette semaine, s'être inspirés de l'éloquence des Chenu et des de la Hodde; on se dit des injures à se couper la gorge, mais il n'y a de répandu que des mots d'encre. Ce sont les mœurs de la liberté; on prétend que la dignité de l'homme n'a rien à y perdre. Cependant il nous tarde que le 40 mars ait dit ses trente mots en France et ses trois mots à Paris pour entendre un autre air. Si le carnaval durait trop longtemps, le carême ne serait pas une pénitence, au contraire. — Puisqu'il faut *agiter* au moment des élections, constatons, au profit des historiens futurs, que le parti de l'ordre s'en acquitte avec plus d'ardeur apparente, le parti exalté avec moins de tapage extérieur, mais avec une enlente dont on ne le croyait point capable, avec une discipline que n'ont pu troubler les attaques, les invectives, les

prises à partie, venues du camp de ses adversaires. C'est à ce point qu'il serait impossible aujourd'hui au plus attentif de prévoir l'issue du combat. Un des symptômes remarquables de la discipline du parti révolutionnaire apparaît depuis le 25 février sur la place de la Bastille, autour de la colonne dite de Juillet. On se souvient que la police avait eu d'abord la pensée d'enlever les couronnes déposées *en mémoire*, dit l'inscription, *des morts pour la liberté*. On a douté du bon effet de cet enlèvement et de l'émotion qu'il produirait à la veille des élections, on a rapporté les couronnes, qui se sont multipliées, grâce à la première attention de la police, de manière à faire de la balustrade du monument une immense couronne disposée avec un art qui témoigne de l'intervention d'un décorateur inconnu, mais ingénieux et plein de goût. Après ceux de Paris, quelques républicains des villes voisines sont venus et viennent encore chaque jour apporter leurs couronnes, et tout cela se passe avec un or-

Gravures : Balustrade circulaire de la Colonne de Juillet depuis le 25 février. — Petites industries de Paris : L'aveugle, marchand d'allumettes; Le marchand de paniers, Le marchand de gâteaux. — Portraits de mademoiselle Teresa Parodi et de madame Sontag. — Les boxeurs: Cronis pris à la taverne de John Bara; Le combat; Le vaincu; Le vainqueur, dessins de Gavarni. — Plomb de sonde inventé par M. Le Coëteur; Operation du sondage. — Le pont de Kiew sur le Dniéper; Chariots transportant les matériaux de construction. — Histoire de la peinture flamande et hollandaise : Paysage de Huysmans, musée du Louvre. — Rebus.



V. Braun

Aspect de la balustrade circulaire de la Colonne de Juillet depuis le 25 février.

endemain de sa naissance — on ne saurait s'y prendre plus tôt. — A seize ans, voilà que le père de Louise a dissipé la dot de son enfant; c'est un mangeur de tous biens et un vaurien fiéffé; mais il est pair de France, circonstance atténuante. Un richard, allié par cette pairie héréditaire (particularité d'histoire ancienne), consent à épouser Louise sans dot; mais elle aime Arthur! C'est la persécution qui commence; prenez votre courage à deux mains, il y en a encore pour quatre actes. Louise résiste d'abord aux ordres de son père, et puis elle cède à la nécessité de le sauver du déshonneur. A peine est-elle devenue madame Carin, que le sort ne la ménage plus. Le malheur fond sur cette tête innocente avec un acharnement qui fait pitié. D'abord elle n'est pas la femme de son mari; pourquoi? On ne dit pas la raison de ces choses-là, et c'est tout au plus si l'on ose les deviner. En outre, le père Vaulcroix tombe dans l'abrutissement du vice. Son gendre, un grand misérable, le grise du soir au matin afin d'en être débarrassé plus vite et d'hériter de la pairie. Mais voici que dans le même instant l'hérité de la pairie est abolie, et le pair et père meurt d'indigestion. A ce spectacle, Louise pousse un éclat de rire; elle est folle. Bénédiction, est-ce tout? Vraiment non: il faut bien faire un peu de folie, par imitation de Marie-Jeanne et de madame Dorval; quelque chose de moins nécessaire et même de très-immoral, c'est que Louise finit par découvrir que son mari est son frère. Donnons-lui le coup de grâce. Louise a rendu le dernier soupir; il paraît que la pièce a la vie plus dure, puisqu'on la joue encore.

Le *Coup d'Etat* (Gymnase) est le coup de tête de M. Gaulois, propriétaire de la rue aux Ours, qui a donné un congé général à ses locataires; il se sentait révolté de leur bonne conduite et de leur humeur paisible; des gens insupportables qui payaient régulièrement leur terme, allons donc! La maison Gaulois était devenue un refuge de crustacées, une néropole à quatre étages; on aurait pu en coiffer comme d'un bonnet de nuit. Puisque Gaulois veut du nouveau, en voici! Place au premier occupant, le fameux Loupard, entrepreneur d'émeutes, courtier d'insurrections qui fait les *envois en province et à l'étranger*; place à *Février*, le glorieux gamin; place à *Licence* et à *Gognette*, deux demoiselles très-décolletées; place à *Scorpion*, le journaliste, et à vingt autres allégories palpitations et provocantes, car enfin nous ne sommes guère en nous pour nous amuser; il s'agit d'un pamphlet tiré du vieux soc de la *Poire aux Idées*. Mêmes couplets, mêmes rancunes, mêmes colères. On déteste la République, et on lui dit qu'elle va mourir d'un vice de constitution; on aime la Royauté, et on en fait une *ruse romantique*; bref, la France est malade, et il lui faut absolument un remède souverain. Est-ce clair? Ainsi des personnalités: le parterre a nommé *Double-Face*, la galerie a reconnu *Scorpion*. Qu'importe à ces messieurs les auteurs le droit commun, le droit au respect, et même le droit plus redoutable des représailles? On dirait que pour eux il n'y a au monde que des droits... d'auteur. On court après le scandale pour attraper de grosses recettes; les premiers jours, vous êtes servi à souhait; le public spécial est à son poste, il a entendu l'appel et il y répond. Mais bientôt la fatigue fait sa réaction; le dégoût gagne les tièdes; la majorité, qui est venue chercher une distraction, s'irrite de se sentir en pleine politique; les approbations complaisantes ne trouvent plus d'écho dans la salle, et le *Coup d'Etat* est un coup manqué. Cependant combien de sentiments froissés qui se sont agités; vous semez l'injure et l'outrage, et vous vous étonnez de recueillir la haine; mais à quoi bon ces réflexions



Petites industries de Paris. — Le marchand de paniers.

de Jérémie? L'autorité, la censure, si vous voulez, qui devrait interdire ces provocations, les encourage par sa tolérance, et elle ne retrouve sa sévérité qu'au jour des représailles. Heureusement, la pièce est mal jouée et encore plus mal chantée. Les flèches du pamphlet s'émoussent entre les mains de ces aimables sagittaires du Gymnase; les couplets qu'il faudrait hurler, ils les chantent; la politique du grotesque que les embarrasse; tous ces mots pleins de fiel, ils les disent du bout des lèvres et la bouche en cœur; ils ne savent pas jouer le poing sur la hanche; les couplets ne font point de morsure sous leurs dents, bref, ce sont de mauvais agents provocateurs.

Deux autres vaudevilles plus souriants ont égayé les habitudes des Variétés et de la Montansier. *Nisus et Euryale*, hussards chambrans et Arcadiens du Pontoise ou de Bagnolet (*Arcades ambo*) ont juré haine au mariage pour ne point se quitter. Mais, vieux Nisus ou jeune Euryale, on a toujours le cœur fragile. Jeannette amadou l'un et s'éprend si bien de l'autre que les sabres sont tirés. C'est une fausse alarme; nos braves se réconcilient à la lecture de leur testament réciproque, ou l'un faisait de l'autre son légataire universel. C'était ma faute et ma très-grande faute, s'écrie Euryale; me me adsum qui feci, répète Nisus, comme dans l'*Enéide*. Mais que devient Jeannette pendant ce raccommodement? Jeannette est passée aux Rutules en qualité de viandière. Cette pièce à moustaches est l'ouvrage de deux jeunes conscripts littéraires; elle a complètement réussi.

On voudrait bien pouvoir vous raconter en détail les *Deux vieux Papillons* de M. Léon Laya, et ce n'est pas la bonne volonté mais l'espace qui nous manque. Ces papillons en

cheveux gris, piqués au vif par un jeune éreinté, lui enlève la main de mademoiselle Pauline. Le plus crâne des deux (M. Levassor) lui administre un coup d'épée par-dessus le marché, et le plus détérioré (M. Grassot) savoure cette vengeance sous le burnous d'un Bédouin. La pièce est très-amusante, très-bien jouée et très-applaudie.

La *Gazette des Tribunaux* (c'est une autre comédie) racontait hier la mésaventure de ce pauvre homme, dont la profession ambulante n'a pas trouvé grâce devant MM. de la police correctionnelle; il vendait du baume pour les engelures, sans patente. — Le président d'un ton paternel: Tâchez de prendre un autre petit métier, il y en a tant! — Eh! mon bon monsieur, que voulez-vous que je fasse? Vendre des allumettes chimiques, du coco ou des bâtons de sucre d'orge? J'aime trop les métiers inoffensifs, et d'ailleurs je suis artiste. Je faisais le portrait à la mine de plomb, 40 fr. ressemblance garantie — 20 fr. demi-ressemblance — 40 fr. l'air de famille seulement. — Condamné à l'amende, il en cotétera à ce pauvre homme six aîrs de famille. Nous n'aurions pas cru le baume aux engelures si pernicieux pour ceux qui en vivent.

Épargnez les petits métiers, c'est le cri de l'humanité; le petit métier, c'est la joie du passant quand il n'en est pas le supplice, la distraction du flâneur, l'inspiration du peintre, le bonheur de l'amateur de pittoresque. Il faut rendre au petit métier cette justice: son personnel s'est embelli; il fait aujourd'hui des frais de mise en scène: que les temps sont changés!

Je sais bien tout ce qu'on va dire au détriment de l'aveugle ci-joint. Son barbet l'a abandonné, ou plutôt c'est lui qui s'est dérivé de son barbet, et il a remplacé cette bouche (on pourrait dire cette gueule) inutile par une roulette économique. Dans cette situation nouvelle, l'aveugle n'est plus le favori des âmes sensibles, mais il a l'estime des économistes. L'aveugle n'est plus ce bohémien vagabond qui vivait de la charité publique, c'est un industriel, presque un paténié; il est marchand d'allumettes. Grâce à la roulette, l'œil du bâton dont il tient le bout, l'aveugle a retrouvé une seconde vue; il a la tenue d'un homme rangé, le teint vermeil, la barbe fraîche, le linge net, on dirait qu'il y voit clair.

C'est beau, la rue! s'écriait Diderot. Il avait deviné les nôtres qui sont pleines de caprices. Ici, le colporteur de papiers, là-bas le marchand de beignets, et plus loin vingt autres professions ambulantes qui, un jour ou l'autre, trouveront leur place dans notre musée. Laissons les admirateurs du temps passé regretter cet affreux charivari qu'on appelait les *cris de Paris*. Le marchand d'habits, *l'ancien habit, vieux galons!* résiste encore au flot qui l'emportera, mais qui sont devenues les vendanges de marée, *Hareng saur!* et le maudit *Carrelleur souliers!* et l'homme à la bouteille d'encre, qui chantait comme l'âne en détresse? J'aime notre marchand de papiers, sa boutique est une fête, le bazar qu'il promène sur ses épaules a de la féerie; il offre d'ailleurs cet avantage qu'il a détroné l'industrie de ces filles alsaciennes aux appas robustes et aux balais fantastiques.

Quant au colporteur de gaufres et de gâteaux à la fleur d'orange, rien que sa vue fait venir l'eau à la bouche; c'est un homme à croquer. Ainsi que son voisin, il ne cric pas sa marchandise, il la *sonne* ou il la *racle* sur une crécelle. Conclusion: les cris de Paris s'en vont et les petits métiers restent. C'est tout bénéfice.

Pl. B.



Petites industries de Paris. — L'aveugle, marchand d'allumettes.

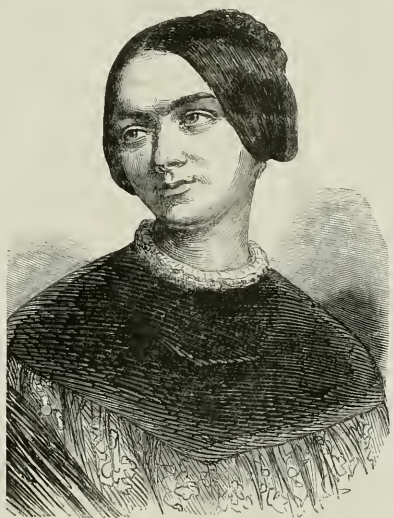


Petites industries de Paris. — Le marchand de gaufres à l'ustar de Lyon.

Chronique musicale.

Nous sommes à peine à moitié de la saison musicale, et déjà l'on commence à pressentir la fin. Ces mots pour la dernière fois ou pour les dernières représentations, mis en vedette sur les affiches des théâtres lyriques, sont ordinairement les signes précurseurs de quelque mauvaise nouvelle pour notre Chronique. Ainsi, depuis quelques jours, on lit, en tête de l'annonce du spectacle de l'Opéra : Pour les dernières représentations de madame Viardot. C'est en effet le 31 mars que la célèbre cantatrice nous quitte. Pendant quelques mois le succès l'appelle loin de nous. Et nous, pauvres Parisiens, nous n'aurons pas joué longtemps de cette reprise si intéressante des *Huguenots*, qui doit avoir lieu au moment même où cet article sera sous presse, et sur laquelle nous ne manquerons pas de revenir la semaine prochaine. — L'Affiche du Théâtre-Italien nous donne aussi à lire, depuis quelques jours, de ces tristes formules, présage d'un prochain aveu. Pour la dernière fois on a chanté, la semaine dernière, *Matilde di Schabran*, cette ravissante partition de Rossini, qui a été, cet hiver, un des plus éclatants triomphes de notre compagnie italienne. L'*Elisir d'Amore* a été chanté également pour la dernière fois lundi. Mademoiselle Vera faisait ce soir-là ses adieux aux habitués de la salle Ventadour. C'est vraiment dommage; car, le même soir, M. Lucchesi remplissait pour la première fois le rôle de Nemorino dans le charmant ouvrage de Donizetti, et il s'en est acquitté de manière à faire regretter une occasion perdue à ceux qui n'ont pu l'entendre. Ils ne retrouveront ce plaisir qu'à la saison prochaine. Cependant notre public dilettante ne demeure pas tout à fait sans consolations; loin de là, puisque madame Persiani, rétablie d'une trop longue et douloureuse maladie, vient de reprendre possession du rôle de Rosine dans le *Barbier*. Elle y a reparu dans une représentation qui en a été donnée il y a peu de jours à son bénéfice, et elle y a obtenu un succès des plus brillants. Comment ne pas battre des mains avec enthousiasme, lorsqu'on entend ces merveilleux trésors de fine et hardie vocalise, dont l'éminente chanteuse se montre si prodigue? Les variations sur un thème de Paisiello, qu'elle dit à la scène de la leçon, sont bien, sans contredit, la chose du monde la plus étonnante et en même temps la plus gracieuse qui puisse sortir d'un gosier féminin. Ceci soit dit sans la moindre intention de causer aucun préjudice aux fameuses variations de Rode, que chantait autrefois mademoiselle Sontag précisément à cette même scène de la leçon de musique de Rosine, et qui sont encore le plus précieux joyau de la parure vocale de madame la comtesse de Rossi. — La noble chanteuse dont nous venons de prononcer le nom est en ce moment, on le sait, le sujet d'une foule de phrases plus ou moins dithyrambiques dans tous les feuilletons musicaux de la presse parisienne. L'*Illustration* ne pouvait se dispenser, par conséquent, de tailler un crayon en son honneur. Bien qu'elle seule ait réellement piqué la curiosité publique dans les concerts où elle s'est fait entendre, elle n'était cependant pas seule à remplir tout le programme. A côté d'elle ont paru quelques artistes du personnel chantant du théâtre de Sa Majesté (de Londres). On les avait beaucoup vantés à l'avance; mais l'avis général est qu'ils n'ont pas justifié les éloges qu'on en avait fait. Toutefois l'*Illustration* accorde une mention honorable à mademoiselle Parodi, autant par galanterie que par l'espérance que paraît donner cette jeune chanteuse, élève de madame Pasta, de devenir un jour un sujet distingué de la scène italienne. Il lui faudra préalablement se corriger du défaut d'exagération, qui dépare ses qualités naturelles tant dans le chant que dans la pantomime. — En définitive, si ces concerts, dont le nom de madame la comtesse de Rossi-Sontag a fait le principal et à peu près l'unique prestige, sont, comme on le prétend, un défi porté aux chanteurs italiens de la salle Ventadour, ceux-ci n'ont pas à redouter beaucoup l'issue de la lutte. — D'ailleurs les luttes d'artistes ont cela de bon que, quel qu'en soit le résultat, elles tournent toujours au profit des jouissances du public. Voyez, par exemple, l'émulation qui règne en ce moment entre les différentes sociétés de concerts qui se disputent la faveur du public parisien, amateur de belle et bonne musique. C'est à qui découvre une œuvre de quelque grand maître, inconnue jusqu'à ce jour et en donnera les prémices au public; c'est à qui secouera la poussière de quelque vieux chef-d'œuvre relégué dans les bibliothèques. A la quatrième matinée de la Société des concerts du Conservatoire, on a exécuté pour la première fois à Paris une grande cantate de Beethoven, que l'illustre compositeur écrivit de commande, à Vienne, en 1814, à l'occasion des fêtes du congrès. Nous sommes bien aise d'avoir fait la connaissance de cette partition de l'auteur de la symphonie pastorale, et nous en remercions sincèrement la Société des concerts, qui nous l'a procurée; mais ce qui ressort pour nous très-clairement de l'audition de cette œuvre, c'est que l'art officiel est généralement de l'art stérile. Beethoven médecin! Le monstrueux assemblage de ces deux mots ne saurait s'expliquer autrement que par une raison d'État. Il est certain, du moins, que la gloire de Beethoven n'a rien à attendre de cette grande cantate com-

posée pourtant sous le titre du *Glorieux moment*; heureusement la gloire de Beethoven est à l'épreuve des cantates officielles. — A sa troisième matinée, la Société des concerts de l'Union musicale nous a fait entendre, de son côté,



Mademoiselle Teresa Parodi.

pour la première fois, une ouverture de Mendelssohn, que le programme annonçait simplement sous ce titre : *La Mer calme*. Ce qui fait que le public ne l'a pas beaucoup comprise, car ce n'est pas seulement du calme de la mer qu'il s'agit dans cette œuvre de musique descriptive, mais encore de tous les divers incidents d'un voyage maritime, que le compositeur a voulu dépeindre musicalement. L'exécution, d'ailleurs, n'a pas été irréprochable; il est vrai qu'elle est extrêmement difficile; mais, en fait de difficultés vaincues, à quoi nos orchestres n'ont-ils pas habitude autre public? — La quatrième séance de la Société des concerts de l'Union musicale a eu lieu dimanche dernier. Les principaux honneurs ont été pour l'ouverture d'*Éphigénie en Tauride* de Gluck, suivie des première, deuxième et troisième scènes du premier acte de cet opéra. On ne saurait trop savoir gré aux sociétés de concerts d'exhumer de temps en temps

de vieilles et sublimes partitions comme celles-ci, que les théâtres ne nous fournissent plus depuis très-longtemps l'occasion d'entendre.

Sociétés de concerts, Sociétés de musique de chambre, on ne voit que cela cet hiver; et il est une observation que cette saison musicale nous fait faire avec plaisir, c'est que le soliste, type de l'égoïsme en musique, tend à disparaître de plus en plus de la scène du monde musical, et qu'il est déjà presque entièrement annihilé par les groupes d'artistes, qui vont se formant et se multipliant de jour en jour, comme le produit nécessaire de cet esprit d'association qui pénètre insensiblement partout aujourd'hui, et semble devoir modifier un grand nombre de nos habitudes. Le premier avantage positif que le public retire de ce changement aux coutumes d'autrefois, c'est que pour le même prix que lui coûtait naguère encore le mince plaisir d'entendre un chanteur à maigre file de voix minauder une fade romance, il a maintenant une série de matinées ou de soirées musicales véritablement attrayantes sous tous les rapports. Nous avons déjà parlé de celles où préside le talent de mademoiselle Charlotte de Malleville. A la deuxième de ces soirées de musique de chambre, la jeune et habile pianiste a fait entendre, avec MM. Dorus, Verroust frères, Leroy, Mengal et Gouffé, un nouveau septuor du M. G. Onslow, composé pour piano, flûte, hautbois, clarinette, cor, basson et contre-basse. Cette œuvre, encore inédite, est dédiée par l'illustre compositeur à sa jeune interprète. La partie de piano en est écrite avec un soin tout particulier et de la manière la plus brillante pour l'artiste qui, la première, la devait faire connaître et goûter au public. Les autres instruments ne font, en quelque sorte, que dialoguer avec modestie auprès de la partie principale; mais leur dialogue, si modeste qu'il soit, le compositeur l'a su rendre si intéressant, qu'il ravit et captive d'un bout à l'autre jusque dans ses moindres détails. En un mot, l'œuvre et les exécutants ont été unanimement et chaleureusement applaudis. A la fin de la soirée, mademoiselle de Malleville a dit une petite bagatelle en *mi bémol* de Beethoven, pour piano seul, avec un talent si plein de charme et de finesse, que ses auditeurs ont voulu à toute force l'entendre deux fois.

Madame Wartel, à son tour, vient de donner une soirée de musique classique, d'un très-grand attrait pour les amateurs sérieux, et qui sera suivie de quelques autres du même genre. Elle a exécuté de la façon la plus remarquable, avec MM. Joachim et Cossmann, le beau trio en *ré* mineur de Mendelssohn; et elle a surtout mis une élévation et une pureté de style très-rares dans l'exécution d'un concerto de Sébastien Bach avec accompagnement d'un quintette d'instruments à cordes. Les soirées de madame Wartel ont lieu dans les salons de M. Erard.

Les matinées de musique de chambre de MM. Alard et Franchomme attirent aussi un nombreux auditoire à la petite salle du Conservatoire. Ici c'est M. Paul Gunglberg qui tient la partie du piano, et qui la tient d'une façon magistrale. Les autres partenaires de MM. Alard et Franchomme sont MM. Cassimir Ney, Arringaud et Deledicque. L'ensemble paraît avec lequel ils exécutent les quatuors et quintettes de Haydn, de Mozart et de Beethoven, est au-dessus de tout éloge; rien ne peut en décrire l'effet.

Il n'est pas de genre de musique qui n'ait, cet hiver, son propagateur et son auditoire. Certains grands maîtres n'ont pas produit que des symphonies à grand orchestre, et des trios, quatuors, quintettes, etc...; on doit à quelques-uns des œuvres d'un caractère plus intime encore que ces dernières; nous voulons parler de ces œuvres pour piano seul, telles que sonates, préludes, fugues, fantaisies; non pas de ces prétendues fantaisies comme en écrivent aujourd'hui la plupart des virtuoses instrumentistes, en prenant au hasard, ou à peu près, divers motifs d'un opéra, et en les coulant tant bien que mal au bout les uns des autres; mais de vraies fantaisies, c'est-à-dire de ces morceaux où le génie du compositeur, s'affranchissant momentanément des règles établies pour une forme quelconque d'œuvre musicale, se met entièrement à l'aise, semble ne chercher qu'à se plaire à lui-même, et laisse couler sous ses doigts, sans se préoccuper du qu'en dira-t-on, tout ce que son imagination lui suggère. Les œuvres de cette sorte sent une source d'ineffables jouissances que, par malheur, peu de gens ont occasion de goûter. Elle leur est offerte en ce moment, grâce à M. Camille Stamaty, l'excellent professeur, qui s'est décidé à donner publiquement une série de séances semblables à celles où, de temps en temps, il invite un petit nombre d'amis. La première de ces séances a eu lieu mercredi soir dans les salons de M. Erard. Sébastien Bach, Mozart, Beethoven, Weber, ont été interprétés par M. C. Stamaty avec un talent tout à fait supérieur, un goût parfait, et chacun avec la couleur de style qui lui est propre. Lorsqu'un artiste exécutant fait de cette façon usage de ses facultés, on comprend l'utilité du soliste, car on sent alors véritablement le charme du solo instrumental. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que M. C. Stamaty a reçu de ses auditeurs d'unanimes applaudissements.

GEORGES BOURQUET



Madame Sontag, comtesse Rossi.



Croquis d'après nature, à la taverne de John Burn, par Gavarni.

On se ferait difficilement une idée des qualités essentielles que requiert la profession de la boxe. Les auteurs qui ont écrit sur cette matière, et ils sont nombreux, placent en première ligne le courage, « ce courage, disent-ils, qui est dans le cœur, dans la tête, dans la moelle et dans la chair. » Cette façon de définir paraîtra bizarre sans doute, mais elle fait entendre parfaitement qu'il s'agit d'une qualité passive : on ne peut exiger du boxeur un courage plus nécessaire. Le boxeur doit réunir en outre, à une connaissance approfondie

des règles de son art, la dextérité, la souplesse, le coup d'œil, la prudence sans timidité. Mais ce serait peu de tous ces avantages, si la constitution physique du sujet n'était vigoureuse, active et fortement trempée. Il faut encore que le régime ajoute à ces heureuses dispositions du corps par une pratique permanente et soigneusement étudiée. Sous prétexte d'hygiène, le boxeur est voué à une vie parfaitement réglée. Malgré ces soins minutieux, il ne saurait se flatter d'avoir à jour fixe la plénitude de son activité, si la méthode de l'entraînement ne lui offrait un moyen d'établir le juste équilibre de ses forces. L'entraînement constitue une des plus délicates opérations de la médecine dans ses rapports avec la boxe. Le nombre des praticiens exercés dans cette branche importante est assez considérable, mais celui des entraîneurs véritablement habiles est très-restreint.

On ne comprendrait pas qu'un homme se condamnât volontairement à un genre de vie aussi misérable que celui dont la boxe fait une nécessité, s'il n'y avait quelque compensation au fond d'aussi rudes épreuves. Nous avons déjà parlé des espérances de gain qui animaient le boxeur. Nous ne devons pas oublier de mentionner les satisfactions d'amour-propre qu'il se flatte de recueillir. Il faut savoir de quelle haute considération sont environnés quelques noms modernes, illustrés dans le Ring, pour concevoir combien une illustration de ce genre est une chose désirable, et combien elle est douce. Bien peu de noms parmi les orateurs éminents, parmi les artistes et les poètes d'élite, ont eu autant de retentissement que les noms de Tom Cribb, de Spring, de Jen Ward et de Bendigo. C'est donc aussi dans l'espoir d'une brillante renommée que se trouve le secret de la patiente résignation du boxeur.

Si nous avons à faire ressortir le désaccord qui existe entre la loi qui interdit les combats de boxe et la propension d'une portion notable du public pour ce genre de divertissement, il nous suffirait d'insister sur ces sympathies si vives dont nous venons de parler. On est porté à penser que les magistrats chargés de l'application de la loi sentent d'eux-mêmes son impopularité et qu'ils se prêtent à la rendre moins vexatoire en la laissant sommeiller. C'est ce qu'on peut conjecturer de la facilité avec laquelle cette loi est éludée.

Après avoir indiqué les obligations nombreuses qui régissent la profession du boxeur, il n'est pas inutile de dire en quoi consistent ses travaux. Quand l'exercice l'a suffisamment endurci, quand il est sûr de lui-même, le boxeur doit songer à se produire. Il cherche alors parmi les membres du Ring un adversaire digne de lui, en donnant la préférence à un *fighter* déjà connu. Le défi est rédigé par écrit et sous la forme d'un véritable contrat. Il énonce si le combat s'effectuera selon les règlements anciens ou nouveaux; il règle l'enjeu, désigne le dépositaire du pari et le mode de versements. La circonscription dans laquelle le combat aura lieu; l'heure à laquelle le combattant sera tenu de se présenter



Croquis d'après nature, à la taverne de John Burn, par Gavarni.

sur le terrain; celle où, faute de comparaitre de la part de l'un des adversaires, les enjeux seront déclarés acquis au comparant; enfin le choix des seconds donnent lieu à des articles très-détaillés. Le cartel prévoit aussi l'intervention fortuite de la police sur le lieu du combat, pour stipuler que la rencontre sera ou ajournée ou transportée immédiatement dans une autre localité. Ces clauses arrêtées, les adversaires vont se remettre aux mains de l'entraîneur jusqu'au jour convenu. L'annonce du *fight* se répand rapidement dans le



Le combat, dessin de Gavarni.

ronde du Ring. Alors, pour peu que les combattants aient des amis, des parents, pour peu qu'ils jouissent de quelque notoriété, on voit accourir chez le stakeholder ou dépositaire des enjeux, des dilettanti du genre qui prennent des billets pour assister à la lutte. Les têtes s'échauffent, les paris s'engagent. Le jour venu, tous les porteurs de billets sont tenus de se trouver, à heure dite, au chemin de fer ou à la station du bateau à vapeur, qui doit transporter les combattants et les curieux sous la conduite de l'intendant du fight. Lorsque l'envoi est parvenu au point assigné pour le combat et qu'on a fait choix du terrain et des seconds, les fighters sont conduits séparément dans les deux maisons les plus voisines, où ils procèdent à leur toilette. Pendant ce temps on forme l'enceinte ou le ring, destiné au combat, avec des pieux et des cordes; une seconde enceinte est tracée autour de la première, de manière à tenir le public éloigné des combattants. Ces préparatifs terminés, on amène les combattants. Chacun d'eux porte un foulard de couleur diverse qu'il remet à son second : ce sont les couleurs des fighters. Elles sont attachées par les seconds à un des pieux de l'enceinte, derrière celui auquel elles appartiennent. Une immense acclamation accueille les fighters à leur entrée dans le ring.

Le spectacle que présente alors le lieu du combat est des plus curieux. Les spectateurs se sont groupés, assis ou à genoux, autour de l'enceinte. Le silence s'est établi; tous les regards sont concentrés sur le ring. Un homme, désigné sous le nom de *umpire* (arbitre) et muni d'une montre, donne le signal du combat. Les deux adversaires se rapprochent alors, se donnent la main, se mettent en position et la lutte s'engage. Nous ne décrirons pas les phases multiples du *fight*; nous dirons seulement que les coups sont assez rares d'abord. Les adversaires s'étudient, se provoquent par des feintes; mais au fond ils sont plus préoccupés de la défensive que des moyens d'attaque. Lorsque l'un des adversaires est atteint par un coup, les seconds se présentent et le conduisent à l'extrémité du ring, où ils lui prodiguent les soins que son état réclame; on le rafraîchit, on panse ses blessures. Cet intervalle marque la fin du premier *round* ou première passe. Un juge du combat tient note des *rounds* et prononce sur toutes les difficultés. Le répit accordé aux fighters après chaque passe est de 30 secondes, à moins de conventions contraires. Ce délai expiré, l'*umpire* proclame la reprise en prononçant le mot : « *Time*, » et les deux adversaires doivent sur-le-champ se remettre en position. Le combat continue de la sorte avec les mêmes alternatives de repos jusqu'à ce que l'un des fighters soit mis hors d'état de répondre à l'appel de l'*umpire* : ce qui établit sa défaite. Tandis que le vaincu est entraîné hors du ring, le vainqueur reçoit les ovations de la foule et provoque la générosité des spectateurs au profit du malheureux qui vient de succomber. Si c'est le débutant dans le ring que le sort a favorisé, les félicitations sont des plus vives; il passe au rang des maîtres; il a droit à être inscrit sur le livre d'or du Ring; et le voilà sur le chemin de la fortune. Vaincu, il faut au moins qu'il ait laissé aux spectateurs, par sa lutte épique, l'idée d'un homme vigoureusement organisé pour la résistance, pour qu'il puisse espérer d'intéresser encore un jour des parieurs dans son jeu. Sinon il peut se considérer comme un *fruit sec* du Ring; il n'a plus rien à prétendre de la boxe.

Les amateurs éclairés du genre ont deux manières d'ap-



Le vaincu, dessin de Gavarni.



Le vainqueur, dessin de Gavarni.

précier la beauté d'un *fight*; par le nombre des *rounds* ou par l'habileté des coups. Tel *fight* s'est terminé après dix minutes, qui a laissé un souvenir ineffaçable dans la mémoire des spectateurs, parce que l'un des combattants aura eu le rare bonheur de pratiquer le coup merveilleux appelé *the Suit in Chancery* (le procès en Chancellerie), coup précieux, coup plein de grâce qui consiste à saisir la tête de l'adversaire sous le bras gauche et à le charger de la main droite à merci. Tel autre *fight* n'est fameux que pour avoir fourni un contingent de *rounds* suffisant pour remplir agréablement une ou deux heures de passe-temps. Les combats de ce genre sont consignés par la reconnaissance des amateurs sur les tables du Ring. On se souvient encore aujourd'hui avec bonheur qu'en 1841 Birchall battit Smith en 185 minutes et 412 passes; qu'en 1832 Looney défît William Ficher en 493 minutes et 87 *rounds*; qu'en 1849 Callaghan soutint contre Grenold une lutte de 3 heures 25 minutes en 499 *rounds*. Mais l'exemple de la plus prodigieuse résistance qui ait jamais été donné est celui que fournit le *fight* de 1848 entre Grant le jeune et Madden, combat qui ne dura pas moins de 5 heures 45 minutes en 440 passes et fut discontinué, les deux fighters étant tombés d'épuisement. Terminons cette série de *fight*s glorieux par le plus extraordinaire de tous: le combat qui eut lieu l'année dernière entre ce même Madden et Hayes (Bill), lequel a duré 6 heures 3 minutes et a fourni 186 passes.

Nous osons dire à ces interminables *fight*s divers combats qui sont restés comme modèles de précision et de prestesse: c'est celui de Gas contre Georges Cooper en 1821; il ne fournit que deux *rounds* en trois minutes; et enfin celui de Figg, vers 1730, dont la durée fut d'une minute.

Nous venons de donner un aperçu des éléments dont se compose l'histoire du Ring. Nous voudrions y ajouter quelques anecdotes, mais il se pourrait que ces récits, d'un prix inestimable pour des amateurs vrais, n'eussent qu'un très-médiocre intérêt pour le lecteur français. Nous supposons qu'il lui est assez indifférent de savoir qu'en 1848, l'intrépide Wright, qui n'a qu'un bras, battit, près Coventry, Matthews, qui, pour égaliser les chances, s'était attaché un bras derrière le dos. Il faut une aptitude toute particulière pour savourer le piquant de pareilles anecdotes.

En relevant le nombre de *fight*s dont l'issue a été fatale, nous trouvons que, de 1833 à 1846, les plaisirs du Ring ont coûté la vie à quatorze individus. Un seul boxeur, Owen Swift, a fait trois victimes. Ces trois exécutions ont placé Swift au premier rang comme boxeur terrible, mais elles ont quelque peu nuï à sa considération personnelle comme membre de l'association fraternelle du Ring. C'est à l'occasion d'une de ces rencontres fatales que l'association reprit les anciennes règles qu'elle essaya de rendre plus humaines. Il n'est pas douteux que sans ce motif, Swift n'eût pu aspirer à l'honneur d'exercer le championnat (*championship*).

Deux mots seulement sur cette distinction qui constitue une sorte de dignité.

Depuis le commencement du dix-huitième siècle, époque où la boxe est devenue un art par les soins de Figg, il est passé en usage de désigner au plus digne la qualité de champion d'Angleterre. Figg fut le premier auquel cet honneur ait été décerné en 1719. Georges Taylor lui succéda dans cette dignité en 1731, et depuis le championnat a été exercé par les

Nouveau Sondeur à la mer Inventé par M. Le Coëntre.

EMPLOYÉ AU MINISTÈRE DE LA MARINE.

Il faut, dans la navigation, pouvoir toujours se rendre compte de deux choses importantes : du ciel et du fond de la mer. Les deux antipodes sont aussi indispensables l'un que l'autre à connaître. Savoir où l'on va, savoir sur quoi l'on marche pour ainsi dire.

Jusqu'à ce jour, on s'est servi, pour l'opération du sondage à la mer, d'un simple morceau de plomb d'un poids déterminé, et attaché à une ligne qu'on file tant que le plomb n'a pas touché le fond. On mesure ensuite la longueur de la ligne plongeée, et l'on se rend compte ainsi de la profondeur des eaux sur lesquelles on navigue, et de la nature du fond, sable, rocs ou vase.

Ce système, un peu primitif, en usage depuis des siècles, vient d'être remplacé officiellement à bord des bâtiments de la flotte française par un nouvel appareil imaginé par M. Le Coëntre, ancien officier du commissariat, à qui de longues navigations avaient donné une expérience pratique qu'il a su mettre à profit.

L'opération du sondage est des plus importantes à bord, soit qu'il s'agisse, pendant la nuit, — dans les environs des côtes surtout, — de fixer sa position, soit qu'on ait recours à ce moyen pendant le jour, par des temps de brume, alors que l'absence du soleil ne permet pas de prendre la hauteur méridienne. Dans les atterrissages, cette opération devient d'une gravité telle que la sécurité du navire, l'existence de l'équipage, la responsabilité des capitaines dépendent de quelques pouces d'eau de plus ou de moins. Des sondages mal faits, exécutés avec négligence, les moindres erreurs involontaires, ont produit parfois de déplorable événements.

Il faut bien le dire, quoique, pendant bien longtemps, on se soit servi du simple morceau de plomb dont nous parlions plus haut, il n'en est pas moins vrai que ce système n'a jamais pu donner des résultats d'une précision telle que l'on pût affirmer avoir toujours été dans le vrai. C'était une question du plus au moins, voilà tout; un à peu près quasi satisfaisant. Et, bien plus, l'opération dont il s'agit a gêné souvent les manœuvres, en ce qu'il fallait toujours ralentir ou arrêter même la marche du navire, et fuir l'approche des côtes, ce qui était parfois contraire à la tactique d'une expédition; car on peut se tromper en croyant avoir touché fond; on peut se tromper encore de marque sur la ligne, etc.

Ces divers inconvénients, l'appareil de M. Le Coëntre les évite, et, du tout au tout, procure des avantages considérables dans l'opération du sondage.

Ainsi, tous les rapports remis par les officiers commandants qui, depuis 1844, époque à laquelle les expériences ont été commencées par l'auteur lui-même sur la frégate l'*Africaine*, tous ces rapports, dis-je, ont constaté les excellents résultats de l'appareil Le Coëntre; avant tout, il importe que nous donnions de ce nouveau sondeur une description que le dessin ci-joint, levé sur le modèle déposé au Musée naval du Louvre, fera parfaitement comprendre.

Il consiste en un cône tronqué de creux, en cuivre-bronze, d'une hauteur de 50 centimètres, d'un diamètre inférieur, de 15 centimètres, et supérieur, de 5 centimètres. Les parois sont très-épaisses, et sur un des côtés se trouve une glace

retrouver au curseur les mêmes indications par mètre ou par brasses. Les ailettes sont protégées du contact des corps étrangers par un dôme immédiatement au-dessous d'un anneau destiné à recevoir la ligne de sonde. Le tout est fixé sur un cylindre en plomb qui lui donne une pesanteur convenable pour vaincre la cohésion des molécules du fluide à traverser. Concave inférieurement, cette partie du plomb est garnie de suif pour rapporter la nature du fond.

Une fois l'appareil jeté à la mer, la résistance de bas en haut qu'il éprouve fait ouvrir les ailettes, qui, par leur position verticale, se mettent à décrire un mouvement de rotation hélicoïde; la vis obéit dans le même sens, l'index quitte le zéro et parcourt plus ou moins de divisions de l'échelle graduée. Dès que le plomb a touché le fond tout s'arrête; les ailettes, la vis et l'index, qui se fixe à un point d'où il ne bouge plus, et on ramène l'appareil à bord. On a de cette manière la profondeur des eaux en même temps que la nature du fond.

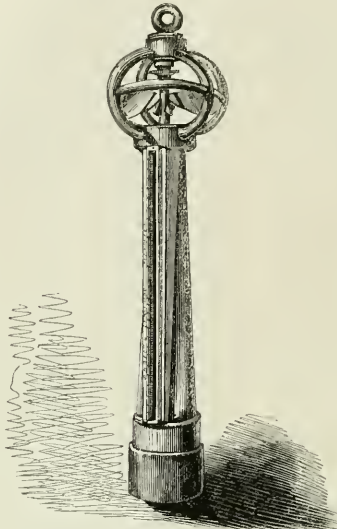
Il a été constaté par les rapports des officiers les plus expérimentés que les données du curseur sont des plus exactes; on a fait des essais sur des fonds connus, ainsi que cela se trouve consigné dans le rapport d'un commandant, et les résultats ont été absolument bons. Les sondages ont eu lieu sur des profondeurs de 20, 40 et même 15 brasses, et par des vitesses de 8 et 9 nœuds, ce qui n'aurait jamais pu avoir lieu par le système ordinaire.

Enfin, ni les courants sous-marins ni les gros temps n'ont été préjudiciables au fonctionnement de l'appareil.

La supériorité du sondeur de M. Le Coëntre est, entre autres, de ménager une opération rapide, facile, par les mers les plus furieuses sans avoir besoin de diminuer l'allure du navire, puisque les expériences faites l'ont été par les vitesses que nous avons signalées, tant sur des bâtiments à voiles que sur des bâtiments à vapeur. Le commandant d'un bâtiment de cette dernière catégorie faisait ressortir que c'était un incontestable avantage que de pouvoir, par ce moyen, naviguer à petite distance des côtes, en ayant constamment le fond, sans être obligé de stopper la machine. On peut comprendre, en marine, tout ce que cela a d'important.

En résumé, le mérite de cette invention a été établi sous tous les rapports, et les officiers qui ont été appelés à se servir de l'appareil de M. Le Coëntre l'ont signalé comme un service éminent rendu à la navigation. Il faut espérer, aujourd'hui que le ministre de la marine a prescrit de l'embarquer à bord de chaque bâtiment comme instrument réglementaire, que ce plomb de sonde se popularisera avec rapidité.

Ce sera une juste récompense due aux soins, aux efforts et à l'intelligence de M. Le Coëntre, qui a reçu déjà la croix de la Légion d'honneur, et une mention honorable après l'exposition de 1844.



Nouveau plomb de sonde inventé par M. Le Coëntre.

qui permet d'observer. Une vis sans fin, qui est l'axe du cône, dirige un index ou curseur qu'elle conduit sur une longueur de 300 millimètres.

La vis dépasse la partie supérieure du cône, et deux petites ailes, en forme de nacelles, s'y rattachent. Elles sont perpendiculaires l'une à l'autre; leur inclinaison varie selon que l'on veut obtenir plus ou moins de divisions de l'échelle graduée correspondant à un mètre ou à une brasses, afin de

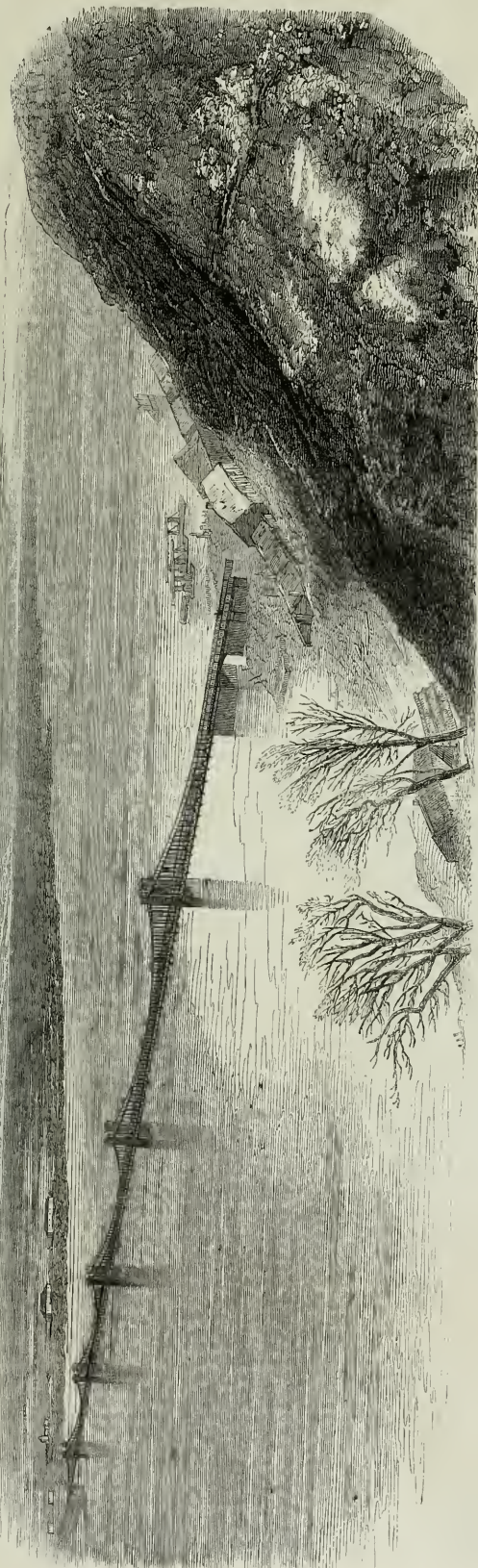


Opération du sondage à la mer avec le plomb de sonde de M. Le Coëntre.

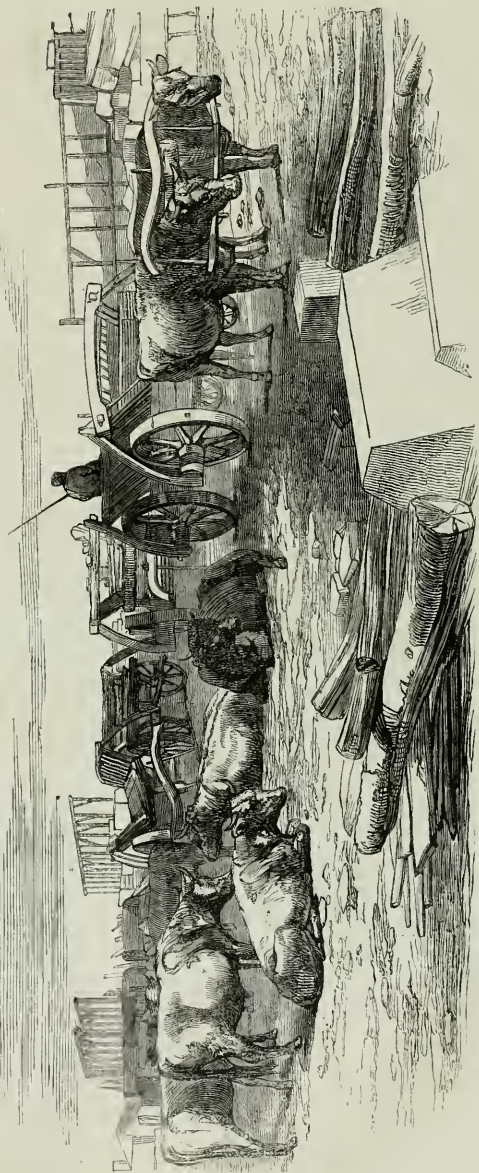
Le Pont de Kiev.

La Russie, qui ne possédait encore que des monuments de luxe : églises, palais consacrés à Dieu et au monarque, entre dans la période des monuments d'utilité consacrés au peuple. Son début dans ce genre sera brillant ; elle va posséder un des plus beaux ponts suspendus qui se soient encore construits. Chose singulière, ce sont des Anglais qui la doteront de cette merveille : les petits présents entretiennent l'amitié.

Le Dniéper est un des plus grands fleuves de l'empire russe, et parmi les villes qu'il traverse dans son cours si étendu, des environs de Smolensk à la mer Noire, la plus importante est Kiev, le premier berceau du christianisme prêché parmi les hordes nomades qui couvrirent d'abord les steppes de cette contrée. Kiev, antique Panthéon des divinités slaves, fut la première ville sainte de la religion chrétienne grecque.



Pont suspendu construit sur le Dniéper à Kiev (Russie).



Chariots traités par des boeufs pour le transport des matériaux du pont suspendu.

Aujourd'hui elle est une ville savante, où plus de 4,500 étudiants viennent annuellement suivre les cours d'une université qui, parmi ses titres glorieux, compte celui de posséder un nom latin d'une longueur très-honorable : *Academia orthodoxa Kiow-Mohilowano-Zaboromskiana*.

La ville, située sur la rive droite ou méridionale du fleuve, est très-étendue et s'élève de colline en colline, embrassant dans une quadruple enceinte quatre parties distinctes. Pour le voyageur qui vient de l'ouest de l'Europe, son aspect est celui d'une grande capitale asiatique. Le Podol, quartier commerçant, occupe une plaine basse à l'ouest, le reste de la ville est à 200, à 300, et même à 400 pieds plus haut. Les environs, jusqu'à quelques lieues en aval et en amont sur une largeur d'une à deux lieues, sont plats et marécageux. En hiver, lorsque les eaux sont hautes, la ville n'est accessible du côté du nord que par une longue chaussée. C'est à l'extrémité de cette chaussée que le pont suspendu traversera le Dniéper, pour aboutir au pied des collines escar-

Histoire de la peinture flamande et hollandaise (1).

La préface du premier volume de cet ouvrage est datée du mois de juin 1841. Les volumes II et III ont été publiés en 1847, le quatrième est postérieur à la révolution de février 1848. Nous attendions avec impatience les volumes complémentaires, lorsqu'à notre grand désappointement nous avons reçu une brochure de 46 pages, précédées de ce triste avertissement :

« Lorsque je commençai ce livre, il m'était impossible de savoir au juste quelle étendue prendrait mon travail; non-seulement la matière est neuve, mais je voulais la traiter d'une manière nouvelle. L'insignifiance et la sécheresse qui affaiblissent presque tous les écrits sur les beaux arts, en rendent la lecture ennuyeuse au suprême degré. Le public, n'y trouvant aucun charme, les délaisse; c'est comme s'ils n'existaient pas. Pour l'instruire, il fallait donc le captiver; pour le captiver, il fallait donner à ce genre d'histoire les mêmes développements qu'à l'histoire des lettres. Je pense avoir réalisé mon projet dans une certaine mesure. J'aurais fait mieux, si l'on ne m'avait environné d'intrigues et si les moyens matériels ne m'avaient pas manqué. De tous les travaux quelconques, l'histoire de l'art est la plus pénible. Lorsque l'historien ordinaire a compulsé les documents, il ne lui reste plus qu'à écrire. L'historien de la peinture doit accomplir une double tâche. Lorsqu'il a pris connaissance des textes nombreux, il faut qu'il aille voir les toiles; il faut qu'il soit toujours sur les routes, toujours le crayon à la main, et ces déplacements continuels le ruinent, s'il n'a pas une grande fortune ou si un gouvernement ne le défraye pas. » — Bref, M. Alfred Michiels avoue franchement que, n'étant pas défrayé par un gouvernement et n'ayant aucune fortune, il a dû terminer cet ouvrage par un aperçu rapide, comme nos aïeux fermaient le chœur d'une église avec un mur temporaire, quand des malheurs publics et la pauvreté de la commune empêchaient de construire la nef et les ailes.

Nous espérons bien que ce monument élevé par M. Alfred Michiels à l'histoire de la peinture flamande et hollandaise sera un jour complet, et que trois gros volumes aussi bien remplis de faits intéressants, d'appréciations justes, de recherches savantes que les précédents, ne tarderont pas à

remplacer l'aperçu rapide dont nous venons de parcourir avec de si vifs regrets les 46 pages. Mais en attendant, nous ne pouvons nous empêcher de déplorer la honteuse parcimonie du gouvernement belge, qui se refuse obstinément à

ci-jointe reproduit un des meilleurs tableaux, et nous n'y avons trouvé qu'une vingtaine de lignes. Mais pouvons-nous en faire un reproche à M. Michiels? — Cornelis Huysmans fut, dit-il, l'élève et l'imitateur de Jacques Van Artois. Il doit à son maître presque tous ses effets et toute sa renommée, le caractère de sa couleur, le choix de ses sites, les hautes futaies qui ombragent ses tableaux, les terrains creux qui forment contraste avec la verdure et le ciel; ses lointains bleuâtres, ses poétiques échappées de vue, il les a empruntés à Jacques van Artois. Les œuvres de celui-ci étant très-rare en France, on n'a pas pu y constater les obligations de l'élève. Seulement l'exécution de Huysmans est peut-être plus vigoureuse et sa couleur plus riche. Van Artois lui fit pendant plusieurs années copier pour lui des plantes, des terrains, des perspectives dans la forêt de Soignes. Quand il eut terminé son apprentissage, il alla étudier sur les bords de la Meuse, près de Dinant et de Namur. Van der Meulen l'y rencontra, et fut si charmé de son talent, qu'il voulut l'attirer en France à la cour de Louis XIV; mais il eut beau lui offrir une pension importante, le jeune Anversois, qui ne parlait point français, ne



Paysage d'après Huysmans de Malines. — Musée du Louvre.

faire le léger sacrifice d'argent nécessaire à l'achèvement d'un ouvrage si utile, si remarquable à tant d'égards, si nouveau surtout et si glorieux pour la Belgique.

Le livre quatrième qui terminait le quatrième volume de l'histoire de la peinture flamande et hollandaise, était consacré aux maîtres de Rubens, à Rubens, à Van Dyck et à Jacques Jordaens. Dans son chapitre complémentaire, M. Alfred Michiels a dû se borner à quelques données générales. Il lui a fallu en 46 pages parler de 35 peintres, à partir d'Erasmus Quellyn-le-Vieux, né en 1609, jusqu'à Ommeganck, mort en 1826. On conçoit quels regrets inspire une pareille lecture aux artistes qui ont étudié les précédents volumes, où des détails biographiques, plus intéressants peut-être que d'heureuses fictions, se mêlaient si habilement à des renseignements si précis, à des critiques si sensées. Nous y avons cherché ce qui concernait Cornelis Huysmans, dont la gravure

(1) Quatre volumes in-6 et un complément par M. Alfred Michiels; Bruxelles, 1849.

voulut pas abandonner sa patrie. Il demeura presque toute sa vie à Malines, où il mourut le 4^{er} juin 1727. »

Si M. Alfred Michiels s'est vu refuser par le gouvernement belge les fonds qui lui étaient nécessaires pour terminer son Histoire de la peinture flamande et hollandaise, il a du moins la satisfaction de voir réimprimer à Paris ses Etudes sur l'Allemagne, dont la première édition était épuisée. Les deux beaux volumes que vient de publier sous ce titre M. Victor Didron contiennent, outre une Histoire de la peinture en Allemagne, des notices biographiques et critiques de Steeber, Jean-Paul Richter, Schiller, Uhlend, Henri fleme, Ruckerl, Chamisso, Novalis, Itally, Voss, Hebel; une description de la forêt Noire et diverses impressions de voyages intitulées : les mines de Framont, les bords du Rhin, la cathédrale de Fribourg, le portail de Strasbourg, le Tannus, l'abbaye de Lezach, les deux maisons de Goethe et les fêtes d'octobre à Munich.

Dictionnaire de botanique pratique, par le docteur FREDERAND HIEBER. — 1 vol. in-18. — Paris, 1850. Didot frères.

Ce volume est le huitième d'une collection dont le nombre total n'a pas encore été déterminé. M. Didot ont déjà publié les dictionnaires de Chimie et de Physique, de Botanique et d'Agriculture, de Médecine pratique, par M. F. Hieber; de Mythologie universelle, par le docteur Jacobi; de Géographie, par MM. Eyriès et Beraud; de l'Académie française et de Biographie classique. Ils annoncent ceux d'Agriculture, d'histoire, de Technologie, d'Archéologie, de Minéralogie, Géologie et Métallurgie, etc.

Le dictionnaire de Botanique pratique ne devait d'abord renfermer que l'organographie, la physiologie végétale et les caractères des principales familles. M. le docteur F. Hieber y a successivement ajouté l'histoire de presque toutes les plantes indigènes, du moins de celles qui croissent aux environs de Paris, aussi que l'histoire des principales plantes exotiques, telles que le giroflin, le cannellier, le muscadier, le caféier, le thé, etc. Aussi se compose-t-il de 746 pages à deux colonnes, et contient-il la matière de plus de six volumes in-8^o.

Cet ouvrage n'est pas une compilation ordinaire. M. Hieber n'a point fait uniquement avec des ouvrages français; non-seulement il l'a enrichi d'un nombre considérable d'observations personnelles et de documents inédits, mais il y a résumé les meilleurs traités de botanique publiés soit en Allemagne, soit en Angleterre. Quant à sa méthode, elle est aussi parlante que possible. D'abord, c'est un de ces savants qui ne se contentent pas d'avoir raison et qui veulent se faire lire. Comme il écrit avant tout pour les gens du monde, il a eu le soin d'indiquer les noms vulgaires en renvoyant le lecteur aux noms scientifiques. La description sommaire des caractères de chaque genre précède la description beaucoup plus détaillée des espèces. Les termes scientifiques sont toujours expliqués par leur étymologie. Plus d'espace d'application. Enfin l'auteur donne des notions sur la culture des espèces les plus intéressantes. « La botanique, dit-il avec raison dans son avant-propos, serait la plus belle des sciences si les botanistes n'en avaient pas fait une aride et rebulante nomenclature; tout le monde voudrait l'apprendre si elle s'adressait moins à la mémoire qu'à l'intelligence. » Aussi a-t-il, comme il

l'espère, rendu un véritable service au public en exposant le règne végétal sous une forme tout à la fois plus attrayante et plus littéraire qu'on ne le fait généralement. Son Dictionnaire de Botanique est un digne pendant de son Dictionnaire de Chimie et de Physique, si justement estimé de tous les savants, et si utile aux gens du monde.

Correspondance.

A divers. — Veuillez, messieurs, lire nos avis concernant la réimpression de la collection de l'Illustration et le tome XIV (voir le dernier numéro notamment, et celui-ci même, à la fin de la page qui précède).

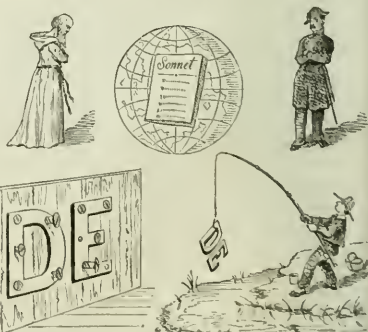
M. T.-A. de M., à Saint-Petersbourg. — Mille remerciements, monsieur, pour les paroles obligantes de votre lettre. Vous aurez une réponse pour le surplus.

M. de S.-S., à Strasbourg. — L'Illustration a répondu plus d'une fois, monsieur, au principal objet de votre lettre. Nous prenons bonne note de ce qui concerne l'unvage en question. Vous savez, monsieur, qu'il ne suffit pas de faire de bonnes publications, il faut encore avoir affaire à un bon public. Il y a aujourd'hui dans ce pays plus d'électeurs que de lecteurs, et si cela continue, nous serons le peuple le plus ignorant de l'Europe, mais néanmoins le plus spirituel.

M. R. — Nous pouvons faire sur la collection des bonifications qui sont impossibles pour l'abonnement courant. Vous en trouverez aisément la raison, monsieur. Au surplus, il n'y a plus lieu à cette bonification ni pour le passé ni pour l'avenir, de par la loi. Vous aurez la table spéciale avec la table générale.

M. P.-J.-G. S., à Soutre. — Nous aurions manqué à un devoir, monsieur, si nous ne vous avions pas remercié de vos curieux et charmants dessins. N'auriez-vous pas reçu une lettre? Les dessins et l'article qui les accompagne ont été reproduits sur un journal illustré qui se publie en Allemagne. Nous publierions volontiers la suite que vous voulez bien nous offrir.

Bérens.



EXPLICATION DU DERNIER BÉRENS.

L'antiquaire hors de ses vieilleries est souvent déplacé dans le monde.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLON FRÈRES, 36, rue de Valenciennes.